

Matthieu Dauchez

Plus fort que les Ténèbres



Plus fort que les Ténèbres

© 2015 Groupe Artège
Artège éditions
10, rue Mercœur – 75 011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

www.artege.fr.

ISBN : 978-2-36040-336-3
ISBN epub : 978-2-36040-497-1

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

couronné et pendu de tout son poids au bois d'une croix. Un roi méprisé et condamné sur qui le sort semble s'acharner. Un Dieu qui partage quelque chose de son dénuement et de sa misère. Darwin l'a adopté, ou plutôt s'est-il laissé adopter. « Jésus, tu seras mon meilleur ami. »

Cependant, lorsque Darwin souffle sa cinquième bougie, il commence à manifester des faiblesses qui surprennent sa maman. Il lui arrive de chuter sans raison. Personne n'y fait vraiment attention, jusqu'au jour où Darwin non seulement tombe régulièrement mais en outre ne peut plus se relever tout seul. Il reste à terre et semble lutter pour trouver la force de se remettre sur ses deux pieds. L'étonnement des premiers mois se transforme vite en une vraie inquiétude. La démarche du jeune garçon devient incertaine, maladroite. Erlinda décide de l'emmener à la petite clinique du quartier. Le dispensaire n'a pas beaucoup de moyens, mais il y a au moins un médecin qui pourra les renseigner. Après une auscultation rapide, le médecin prescrit quelques médicaments censés requinquer Darwin. Il ne voit dans les chutes du petit garçon que les conséquences d'une mauvaise alimentation et un manque de vitamines. Erlinda ressort de la petite clinique un peu dépitée. C'est vrai qu'ils n'ont pas d'argent et que le peu qu'elle gagne n'offre même pas le strict nécessaire aux enfants. Darwin n'a pas reçu de nourriture riche et consistante, mais elle sent bien, avec son instinct de maman qu'il y a quelque chose d'autre, quelque chose de plus grave. Le docteur ne veut pas chercher, il n'a que faire, lui, de l'instinct maternel.

Ils rentrent ce jour-là à la maison, Darwin s'appuyant de temps en temps sur le bras maternel pour se rééquilibrer. Il a bien vu l'inquiétude mal dissimulée de sa maman, mais ne s'alarme pas outre mesure car l'important pour lui est de retrouver les siens, sa famille, ceux qu'il chérit du plus profond

de son cœur et qui font son bonheur tout simple. Et conscient de la souffrance que cela représente pour un cœur de maman, il se tourne vers elle et lui dit avec un beau et franc sourire :

– Merci maman.

CHAPITRE II

Le parfum de nard

« Nous ne possédons rien au monde
sinon le pouvoir de dire je.
C'est cela qu'il faut donner à Dieu. »

Simone Weil
La pesanteur et la grâce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE III

Le chant du coq

« Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance,
il n'est pas venu l'expliquer,
mais il est venu la remplir de sa présence. »

Paul Claudel

Évangile de saint Jean (13, 21-33.36-38)

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, au cours du repas qu'il prenait avec ses disciples, il fut bouleversé au plus profond de lui-même, et il attesta : « Amen, amen, je vous le dis : l'un de vous me livrera. » Les disciples se regardaient les uns les autres, sans parvenir à comprendre de qui Jésus parlait. Comme il y avait à table, tout contre Jésus, l'un de ses disciples, celui que Jésus aimait, Simon-Pierre lui fait signe de demander à Jésus de qui il veut parler. Le disciple se penche donc sur la poitrine de Jésus et lui dit : « Seigneur, qui est-ce ? » Jésus lui répond : « C'est celui à qui j'offrirai la bouchée que je vais tremper dans le plat. » Il trempe la bouchée, et la donne à Judas, fils de Simon l'Isariote. Et, quand Judas eut pris la bouchée, Satan entra en lui. Jésus lui dit alors : « Ce que tu fais, fais-le vite. » Mais aucun des convives ne comprit le sens de cette parole. [...] Quand il fut sorti, Jésus déclara : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu en retour lui donnera sa propre gloire ; et il la lui donnera bientôt. Mes petits enfants, je suis encore avec vous, mais pour peu de temps, et vous me chercherez. J'ai dit aux Juifs : "Là où je m'en vais, vous ne pouvez pas y aller". Je vous le dis maintenant à vous aussi. » Simon-Pierre lui dit : « Seigneur, où vas-tu ? » Jésus lui répondit : « Là où je m'en vais, tu ne peux pas me suivre pour l'instant ; tu me suivras plus tard. » Pierre lui dit : « Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? Je donnerai ma vie pour toi ! » Jésus réplique : « Tu donneras ta vie pour moi ? Amen, amen, je te le dis : le coq ne chantera pas avant que tu m'aies renié trois fois. »

Mardi 18 septembre 2012

Mardi saint

En passant les portes de l'hôpital, je suis bien décidé à extirper des informations aux médecins pour en savoir plus sur l'état de santé de Darwin. Le vocabulaire médical est parfois opaque, reflet de l'impuissance inavouée des descendants d'Hippocrate devant la maladie. Ils m'ont dit hier que notre petit malade resterait intubé jusqu'à « la fin » et ce mot m'effraie. La fin ? La mort veulent-ils dire. Mais à défaut de pouvoir l'éviter, j'aimerais tant la maîtriser, suivant en cela la tentation multimillénaire de l'orgueil humain.

J'aperçois dans un couloir la jeune femme médecin qui avait tenté d'adoucir les mots de sa désagréable collègue.

– Pardon de vous déranger encore, mais j'aimerais avoir quelques précisions à propos de mon jeune patient.

– Oui, bien sûr, mon Père, je suis là pour ça.

– Soyez franche, s'il vous plaît, est-il en danger immédiat ?

– En fait, c'est difficile à dire, probablement non. Avec l'aide de l'assistance respiratoire dont on vous a parlé, cela peut durer encore de longs mois.

La perspective de devoir accompagner Darwin pour un si long crépuscule n'est pas réjouissante et pourtant ces mots me rassurent. J'ai l'impression qu'ils nous accordent un précieux répit. Les maladies incurables sont comme des épées de Damoclès au-dessus de la tête. Le compte à rebours se met en route et le temps semble mettre à l'épreuve l'intensité de chaque

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dévore des yeux et semble goûter chacun de ses mots.

La paix de son âme m'impressionne. Saint Vincent de Paul disait que la maladie est comme une jauge avec laquelle vous pouvez sonder et savoir le plus assurément quelle est la vertu de tout un chacun. Appliquée à notre jeune myopathe, il faut alors parler de la mesure de toute une vie. Darwin édifie toujours ceux qui le rencontrent par la force qui émane de lui au travers de sa faiblesse. Dans les derniers moments de sa vie, il ne déroge pas à la règle et montre encore et toujours cette extraordinaire sérénité, reflet de la confiance qu'il a placée dans Celui qui donne le sens et la fin de sa « mission ».

« Merci » et « Je t'aime » sont les deux expressions que Darwin aura prononcées le plus souvent dans sa vie. Deux formules toutes simples, usuelles et parfois vidées de leur substance dans un monde qui a tourné le dos à la relation pour s'asservir dans la compétition, mais des mots qui prennent une intensité toute particulière dans la souffrance.

Je contemple cette scène pleine de complicité entre le jeune garçon et la religieuse en habit blanc.

Après une bonne demi-heure de discussion rythmée par les histoires enflammées de sœur Ana-Marie et les sourires approbateurs du jeune patient, la dominicaine s'excuse et nous quitte pour rejoindre son couvent à l'est de la ville. Darwin la suit du regard jusqu'à la porte puis se tourne vers moi sans perdre son sourire. Il vient de vivre la grâce toute simple d'une visite, baume de compassion qui tord le cou de l'indifférence. La sainte de Calcutta disait que la solitude était le mal de notre siècle, son remède réside assurément dans ces gestes anodins mais pleins d'amour, graines de consolation.

« Accepter l'autre qui souffre signifie, en effet, assumer en quelque manière sa souffrance, de façon qu'elle devienne aussi la mienne. Mais parce que maintenant elle est devenue

souffrance partagée, dans laquelle il y a la présence d'un autre, cette souffrance est pénétrée par la lumière de l'amour. La parole latine *con-solatio*, consolation, l'exprime de manière très belle, suggérant un être-avec dans la solitude, qui alors n'est plus solitude » (Benoît XVI, *Spe Salvi*).

Darwin ferme les yeux et s'endort.

Les premiers jours à la fondation ne sont pas des plus faciles pour le jeune pensionnaire qui plonge dans l'univers d'un centre pour enfants de la rue.

La ville est une jungle qui pousse les jeunes qui l'ont choisie pour refuge à se durcir intérieurement pour affronter toutes ses vicissitudes. Si la solidarité s'impose parfois pour la survie du groupe, la compassion a peu de place et les codes qui s'imposent sont ceux des gangs. Le fort écrase le faible. Darwin le sait mais s'est toutefois imaginé avec naïveté que cela changerait immédiatement dans l'enceinte d'une fondation.

Dans le centre d'accueil où sont rassemblés tous les enfants qui viennent de quitter les trottoirs de la capitale, les règles sont parfois encore sauvages. Darwin est confronté dès les premiers jours aux moqueries et à la rudesse d'autres pensionnaires. Robert, le responsable du foyer, a pourtant bien mis les choses au clair avec eux, mais sitôt le dos tourné, les brimades repartent de plus belle. Heureusement, certains, menés par Elmar avec qui il avait fait connaissance dès le premier soir, l'ont pris sous leur protection et Darwin s'intègre bien vite dans le groupe.

Tout le monde est impressionné par le sourire et la joie contagieuse de ce petit être qui ne peut pas se tenir debout. Son handicap ne lui permet pas de participer à toutes les activités organisées par les éducateurs, mais Darwin se satisfait de regarder les autres courir et s'amuser. Et lorsqu'il prend part aux jeux, il y met tout son cœur. Il peut encore se déplacer tout seul en se traînant à la force de ses bras et passe d'une pièce à l'autre en rampant pour discuter avec la *Nanay*² qui épluche les légumes ou l'éducateur qui s'apprête à retourner dans la rue à la rencontre d'autres enfants laissés-pour-compte.

Les jambes lui font défaut, mais pas sa voix et, pris de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de ses joues. Marimar court jusqu'à lui et le serre si fort qu'il laisse éclater un rire étouffé. Sa maman s'approche à son tour et pose ses lèvres sur son front. Ils restent ainsi en silence quelques minutes, puis Marimar s'empresse de lui raconter les dernières anecdotes de la rue : le grand Joel qui s'est fait arrêter par la police, le nouveau tatouage raté de Jomar et Jenelyn enceinte de trois mois alors qu'elle n'a pas quinze ans.

Darwin à son tour décrit avec fougue tout ce qu'il a vécu depuis son arrivée ici. Il fait les présentations de chacun des membres de sa grande famille et insiste avec affection sur le lien privilégié qu'il a avec Estin. Il ne tarit pas d'éloges sur son « ange gardien ». Ce dernier rougit en comprenant que les louanges lui sont destinées.

Puis Darwin prend des nouvelles de chacun de ses frères et sœurs restés dans la rue. La maman ne peut cacher l'inquiétude de voir son mari s'enfoncer de plus en plus dans le vice et les difficultés qu'elle a d'offrir le minimum vital à ses enfants, mais elle se réjouit avec son aîné de le savoir pris en main par la fondation. Elle profite aussi d'un moment où Jillian fait visiter la maison à Marimar pour exprimer à Darwin sa préoccupation de la voir traîner parfois avec des adultes.

Darwin n'est pas dupe. Il connaît bien les dangers de la rue et pressent qu'il se passe quelque chose de grave. Il fronce les sourcils et se redressant sur son fauteuil, appelle sa jeune sœur.

– Marimar, nous sommes peut-être pauvres mais nous ne sommes pas misérables, dit-il avec un air sévère.

– Oui, bien sûr, répond-elle avec un petit sourire gêné, pourquoi me dis-tu ça ?

– Si tu veux aider la famille, fais-le avec ton cœur, pas avec ton corps.

Elle baisse les yeux. Darwin immédiatement avait repris son rôle de grand frère. Il ne plaisantait pas.

Il apprit toutefois très vite, malgré sa remontrance, que sa petite sœur ne s'extirpait plus des griffes de la prostitution et ce fut l'une de ses plus terribles désolations. Il la confiait régulièrement à Jésus et lui demandait de faire ce qu'il aurait tant aimé faire lui-même : veiller sur elle.

Il y a un autre univers que Darwin connaît bien : l'hôpital pour enfants qui se situe à une dizaine de minutes en voiture. Joseph l'accompagne régulièrement pour des visites médicales. Il s'agit pour les médecins de surveiller l'évolution de sa maladie, mais surtout multiplier les exercices de kinésithérapie pour la freiner dans la mesure du possible. Pour Darwin, c'est un moment pénible car tous ces mouvements le fatiguent énormément. Il n'en voit d'ailleurs pas les fruits puisque son corps s'affaiblit inexorablement.

Mais par-dessus tout Darwin n'aime pas l'atmosphère de l'hôpital avec ses cris, ses pleurs et ses odeurs parfois insoutenables, sans compter les heures à attendre que le médecin veuille bien les recevoir. Toutes ces séances sont un vrai pensum qu'il accepte avec résignation. Seul le garde à l'entrée réussit à le dérider un peu avec ses grimaces qui lui rappellent celles du marchand de journaux de la station de métro « Libertad ». Il se souvient avec une certaine mélancolie, mais sans regret, du temps qu'il passait assis au bas des marches à voir défiler tous ces voyageurs.

L'hôpital est aussi malheureusement souvent synonyme de période de détresse pour le jeune myopathe car son corps affaibli n'est plus capable de se défendre contre les virus qui ne manquent pas dans une métropole comme Manille. Joseph savait reconnaître les signes de faiblesse. Il décidait alors de manière péremptoire d'un départ vers les urgences car Darwin

dédramatisait toujours et ne se préoccupait pas beaucoup de sa santé personnelle.

Un jour, la fièvre a envahi son corps. Darwin grelotte. Joseph, inquiet, s'apprête à l'emmener voir le médecin de garde. Mais Darwin le retient :

– Attends un peu, s'il te plaît, c'est moi qui mène la prière ce soir.

Et s'efforçant de dissimuler à ses frères les douleurs et les vertiges qu'il ressent, il fait son signe de croix et commence la récitation du chapelet.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Samedi 22 septembre 2012

Samedi saint

Tous les samedis, je consacre la matinée aux chiffonniers de la grande décharge de Manille, la tristement célèbre *Smokey Mountain*. Des milliers de familles y survivent en fouillant les déchets de la ville qui sont déversés sans discontinuer par les bennes à ordures sur un terrain d'à peu près sept hectares. Avec un groupe de volontaires et quelques adolescents, anciens enfants des rues, nous organisons des activités avec les enfants délaissés et je leur donne une leçon de catéchisme. Ils profitent ensuite d'un repas préparé par la fondation. C'est un lieu apocalyptique, comme un enfer sur terre, où règne pourtant une joie indescriptible. Au cœur d'une misère terrible, les enfants et leurs parents gardent de larges sourires, résistant courageusement au malheur.

Je me souviens d'ailleurs que Maria, la responsable du foyer « Notre-Dame de Guadalupe », avait organisé une visite des familles de la décharge avec tous les jeunes de son centre. Darwin avait évidemment accompagné l'excursion. Il n'était pas facile de faire rouler le petit fauteuil roulant dans les ruelles du bidonville, mais la journée fut inoubliable. Enfants des rues et enfants chiffonniers avaient joué ensemble et les rires faisaient oublier un temps la misère ambiante. Le jeune garçon myopathe était très impressionné par cette rencontre et les visages de ses nouveaux amis habitaient souvent sa prière.

Encore ému des mots que Darwin m'a écrits la veille, j'ai hâte de le retrouver. Mais il me faut attendre l'après-midi pour

filer à l'hôpital et passer à nouveau un peu de temps auprès de notre patient. En arrivant, je trouve pourtant la petite officine vide et bien rangée. Le lit a disparu et son jeune occupant aussi. Il n'y a plus aucune trace du petit capharnaüm qui régnait les jours précédents dans cette chambre improvisée. Voyant mon étonnement, l'infirmier en train de répertorier des boîtes de médicaments m'indique que Darwin a été transféré en soins intensifs, quelques mètres plus loin. Je m'empresse de rejoindre la salle en question, inquiet de ce changement inattendu. À l'entrée, je trouve Joseph, son fidèle aide-soignant, qui me rassure en me disant que la décision a été prise le matin afin de prévenir toute complication puisqu'ils ont ici tout le matériel nécessaire en cas de problème. Les médecins ne sont pas pessimistes, me dit-il, mais le taux de carbone présent dans le sang qui s'était bien stabilisé les premiers jours a tendance à remonter. Il faut donc le surveiller de près pour éviter que cela ne devienne dangereux.

Partiellement rassuré, je jette un coup d'œil à l'intérieur et aperçois Darwin éveillé sur son lit. Il ne remarque pas ma présence et scrute le plafond tandis que Randy, un grand gaillard qui a passé les dix dernières années à la fondation, appuie inlassablement et régulièrement la petite pompe qui assiste le souffle du malade.

Je m'assieds à côté du lit et salue Darwin qui me répond par un simple regard et un petit sourire discret. Il n'a pas l'air de souffrir, son visage est apaisé et sa respiration régulière, mais il ne semble vouloir ni parler, ni écrire. Il est là, allongé devant moi, plongé dans un silence qu'il gardera toute la journée. Il se tourne parfois vers moi, et ferme aussi de temps en temps les yeux pour se reposer.

Le Samedi saint, c'est la mise au tombeau du Christ. L'Église célèbre ce jour sombre en vivant un grand silence. Les

autels sont nus, les statues recouvertes, les tabernacles sont vides. La liturgie elle-même se tait et aucune messe n'est célébrée.

Darwin poursuit son Triduum. Il est au cœur de l'étape silencieuse de son pèlerinage.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

relayer autour de leur frère parti trop tôt. Un cahier a été déposé à la sortie et chacun prend le temps de mettre un petit mot, un hommage.

L'émotion est évidemment palpable, mais il règne une atmosphère apaisée grâce au naturel que seuls les enfants savent garder en toutes circonstances. Jimmy est un enfant de onze ans, abandonné par sa maman sur un marché de la ville. Il a été recueilli par la fondation deux ans auparavant. C'est un garçon très sensible qui déborde de joie malgré la blessure terrible de son cœur. Il s'approche de moi et me dit :

– Mon Père, ça vous dérangerait de venir avec moi pour voir Darwin ? Je n'ai jamais vu de mort et j'ai un peu peur.

– Mais bien sûr, viens avec moi.

Nous nous approchons, Jimmy se tient devant moi et s'accroche à mes deux avant-bras. Il inspecte le cercueil en silence puis lève la tête vers moi et me dit :

– Mais il y a une vitre.

– Eh bien oui, comme ça, tu peux le voir.

– Mais comment voulez-vous qu'il respire ?

L'innocence de l'enfance venait encore nous surprendre !

Je le regarde sans rien dire. N'a-t-il pas raison finalement ? Il a bien sûr compris que le corps de Darwin était mort, mais garde aussi l'intuition que son âme reste vivante.

« Mort où est ta victoire ? Où est-il, ô mort, ton dard venimeux ? La mort a été engloutie dans la victoire » (1 Co 15, 55).

Entre alors Maria, suivie de tous ces jeunes garçons qui ont

partagé les dernières années de leurs vies avec Darwin dans le foyer « Notre Dame de Guadalupe ». Un par un ils s'approchent et se recueillent. Estin est là près du cercueil. Étonnamment il a gardé son sourire et pose longuement son regard sur son ami. Il m'aperçoit ensuite près de la porte et s'avance vers moi. Il me serre très fort dans ses bras sans quitter son sourire lumineux et, à ma grande surprise, prononce distinctement deux mots en tagalog :

– *Darwin, langit.*

« Darwin, le ciel », deux mots sans fioritures comme s'il délivrait un message. Puis il semble scruter ma réaction pour s'assurer que j'ai bien compris. Je le prends à mon tour dans mes bras et laisse couler mes larmes.

– Oh oui, Estin, je n'en ai pas le moindre doute.

Mardi 25 septembre

La messe d'enterrement est prévue à quatorze heures dans la paroisse du quartier. Il reste encore une demi-heure avant le début de la célébration mais déjà tout le monde s'affaire. La chorale guidée par les bénévoles répète les chants et les enfants prennent place. Quelques rangs devant ont été réservés pour les enfants du foyer « Notre-Dame de Guadalupe ».

Je les aperçois à l'entrée de l'église. Ils tiennent tous à la main un ballon blanc. Les quatre plus grands : Ome, Rex, Keith et Giosue se tiennent prêts car ce sont eux qui porteront le cercueil jusque devant l'autel.

La messe est simple et belle. L'atmosphère au cimetière, quant à elle, est surprenante avec ces dizaines d'enfants éparpillés sur les tombes alentour pour être au plus près du caveau où le petit cercueil blanc est descendu. Les chants et prières s'élèvent comme ce bouquet de ballons que les enfants laissent s'envoler à la fin de la célébration avec le secret espoir que Darwin puisse les attraper de là-haut.

Quelque temps après, je suis de retour à l'hôpital pour signer quelques papiers, formalités administratives afin de clore le dossier. Je cherche avant tout la chapelle de l'hôpital pour me recueillir quelques instants en repensant à cet étonnant combat mené par un jeune garçon sans force. À ma grande stupéfaction, je la trouve située juste au-dessus de cette petite officine où Darwin a passé sa « Semaine sainte ».

Tout au long de son combat spirituel, lorsqu'il fixait le plafond, les yeux de Darwin étaient en fait rivés sur le tabernacle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



... pour une télévision catholique française.



Visite surprise du pape François à la fondation lors de son voyage aux Philippines en janvier 2015.



Jun et Glyzelle, deux enfants de la fondation, témoignent devant le Saint Père. L'image du Saint Père les serrant dans ses bras a fait le tour du monde.



*Le Saint Père au milieu des enfants de la fondation ANAK-Tnk
(Tulay ng Kabataan)*

1 ANAK-Tnk, www.anak-tnk.org

2 « Maman » en tagalog. C'est ainsi qu'on appelle les personnes qui s'occupent du soin des enfants et de la tenue des maisonnées de la fondation.

3 Expression courante en tagalog qui signifie : « À lui de s'en occuper. »

4 À elle de s'occuper de toi.